

XYZ. La revue de la nouvelle



Motif récurrent

Aude

Number 48, Winter 1996

Taches

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4363ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Aude (1996). Motif récurrent. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (48), 10–13.

Motif récurrent

Aude

Catherine tend la main et la colle à l'écran de son ordinateur. Un peu vers la droite, il y a un petit cercle où elle ne voit rien : une partie de son doigt et du texte y est disparue, avalée par un trou noir. Comme si on avait découpé et jeté une pastille de réalité.

Depuis six mois, Catherine a un point aveugle de plus que les autres dans son champ visuel. La petite taie blanche, à la surface de l'un de ses globes oculaires, est un souvenir de Pattemouille, le vieux chat tigré. Il n'avait rien d'une panthère, mais le jour où elle l'a déposé pour la dernière fois sur la table du vétérinaire, il a senti que sa vie était soudain en péril et il s'est précipité sur Catherine pour s'y réfugier. Il n'avait jamais réagi de la sorte auparavant. Le coup de griffe dans l'œil a mis fin brusquement à seize ans de complicité. Catherine n'a pas crié. Elle a ressenti une vive brûlure et un brouillard épais s'est aussitôt levé en elle. Elle a repris conscience à l'urgence. Pattemouille était mort. Quand elle y pense, elle en est encore bouleversée. Un gâchis total.

Elle reprend la rédaction de son texte.

Pattemouille n'a pas été remplacé et ne le sera probablement pas quoiqu'il lui manque. Quand elle travaillait, il s'installait toujours sur le bureau. Il la suivait partout.

Avant, elle n'avait pas le sentiment de vivre seule. Maintenant, elle l'a et c'est bien plus douloureux qu'une lésion à la cornée.

Elle ressent parfois une morsure au cœur, surtout quand elle rentre à l'appartement où personne ne l'attend, pas même un chat. Elle met de la musique, mais rien n'y fait. Elle pourrait toucher le vide tellement il est dense. On dirait de la glace.

Elle ne réussit plus à s'engloutir dans son travail.

Le matin, quand elle s'éveille, la perspective d'un nouveau jour à traverser l'écrase. Elle doit rassembler son courage pour se tirer péniblement du lit. Il lui arrive de pleurer à ce moment. En sortant de la chambre, elle regarde la grande toile aux coquelicots, mais la magie ne joue plus. Le café a perdu son goût et les mouillettes aussi, qu'elle aimait tant plonger dans son œuf à la coque.

Elle tourne la tête et regarde sa valise bleue dans le couloir. Elle l'a remontée hier soir de son casier, au sous-sol de l'immeuble. Partir lui a souvent servi d'échappatoire, d'anesthésiant. Elle ne sait pas si cette fois elle veut de ce faux-fuyant.

Dans le tiroir de son bureau, il y a de petits bonbons à la violette. Elle en glisse un sur sa langue. Son travail n'avance pas. Peut-être même n'arrivera-t-elle pas à respecter sa date de tombée. Cela ne s'est jamais produit.

Un ressort est cassé.

Elle se lève et regarde le stationnement par la fenêtre. Personne ne viendra. Elle finit toujours par couper les ponts avec ceux qu'elle aime. Ce n'est pas qu'elle n'ait besoin de personne, bien au contraire. Il s'agit plutôt d'une erreur technique, un motif récurrent qui, depuis son enfance, s'inscrit malgré elle à répétition dans la grande murale de sa vie. Elle voudrait faire autrement, mais on dirait que chaque fois qu'elle fait une tentative en ce sens, arrive un moment où elle a soudain peur que tout s'effondre et l'engloutisse en tombant. Même à son corps défendant, elle a tôt fait de revenir au vieux motif qu'elle recrée alors avec une minutieuse obsession.

Elle ouvre le téléviseur. Un documentaire sur les acariens attire un instant son attention. On lui dit que des millions de petits êtres partagent sa couche. Sur une autre chaîne, un léopard vient d'attraper un cerf. Il le dévore avant même que ce dernier soit mort. Catherine ferme l'appareil.

Dans la cuisine, les mains appuyées sur les armoires du haut, elle pleure sans bruit. Son regard est voilé par les larmes

qui tombent goutte à goutte sur le comptoir. Elle distingue quand même le support où sèche la vaisselle d'hier. Elle n'arrive même plus à s'asseoir à la table pour les repas. Elle mange de moins en moins et de plus en plus vite, debout dans la cuisine, ou bien au salon, en écoutant une émission télévisée. Elle voudrait oublier qu'il n'y a personne, mais elle n'y arrive pas.

Le téléphone sonne. Catherine essuie rapidement ses larmes avec ses manches, se racle la gorge et décroche.

Dans sa voix, rien ne laisse deviner la détresse qui l'habite. Elle rit même et parle d'un ton tout à fait détaché. André lui donne un nouveau contrat. Depuis deux ans, elle n'a plus de souci à se faire, l'argent rentre régulièrement. Pourtant, elle a presque cessé de s'acheter des disques et des livres comme elle aimait tant le faire. Et elle sort à peine à présent. Une fatigue s'est glissée en elle et l'englué. Ses membres sont lourds et tout lui demande un effort.

Au bout d'un moment, la conversation bifurque. Le corps de Catherine se raidit. Une fois encore, elle rappelle à André qu'elle préfère qu'ils en restent à une agréable relation de travail.

Avant, ils trouvaient plaisant de prendre le repas du midi ensemble, à l'occasion, pour parler du travail et d'autres choses plus anodines. Le plaisir a grandi. Un jour, André lui a proposé un souper chez lui. Catherine y a vu une menace. Ils ne dînent même plus ensemble.

Elle raccroche et reste debout un long moment, la main sur le combiné. Elle frappe doucement sa tête contre la cloison.

Quand elle était petite, les voisins avaient un dalmatien. Souvent, elle le regardait entre les planches de la clôture que son père avait exigé que le propriétaire du chien installe. Elle passait les doigts dans l'un des interstices et Picotin les léchait. Les parents de Catherine disaient que tous les chiens pouvaient devenir soudainement méchants. Ils avaient montré à Catherine la photo, dans le journal, d'une petite fille mordue au visage par un saint-bernard soi-disant très doux. Le jour où son père a surpris Catherine dans la cour d'à côté en train de flatter le grand

chien tacheté, il l'a ramenée brutalement chez eux en la tirant par le bras et il l'a frappée. Derrière la clôture, Picotin a jappé longuement, contrairement à son habitude.

Elle ne sait pas pourquoi elle pense au dalmatien en ce moment. Peut-être à cause du cerf. Ou du téléphone d'André.

Il ne faut faire confiance à personne, disait sa mère.

Même pas à Pattemouille. Catherine a eu la naïveté de croire qu'il échappait à la règle. La cicatrice dans sa cornée lui prouve le contraire. Elle aurait dû s'en méfier aussi.

En fait, tout lui sert de preuve pour confirmer ce que ses parents lui ont tatoué sur le cœur : les autres sont tous, sans exception, des ennemis prêts à la dévorer. Des prédateurs.

Elle doit surtout se méfier des gentils. Les malins, ce n'est pas la peine, elle en reste très loin de toute façon.

Cette fois, c'est à gros sanglots qu'elle pleure en frappant le mur de ses poings.

Cela dure très longtemps. Catherine ne se retient pas malgré les voisins qui peuvent l'entendre.

Quand cela prend fin, elle se sent complètement épuisée, mais sa gorge est dénouée. Elle respire avec une aisance qui l'étonne.

Elle va jusqu'à la porte-fenêtre qu'elle ouvre toute grande. L'air est bon. La lumière de fin d'après-midi est douce.

Un pigeon traverse l'espace devant elle pour aller se poser sur la corniche à l'angle de l'immeuble. Pour la première fois, elle ne pense pas à la fiente. Le soleil irise les plumes de l'oiseau.

Catherine ne veut plus de ce point aveugle dans sa vie qui lui vole un morceau de la réalité, le plus beau.

Elle revient vers le téléphone et rappelle André. Sa voix est éraillée, son ton mal assuré. Elle ne les masque pas.

Demain, Catherine ira souper chez lui.

Dans sa grande fresque, un nouveau motif commence à apparaître.